

Noirs Blousons

Jean Cazalis

À LARA

Noirs Blousons

Prologue

– Allo, madame Hélène Barret ?

– Mademoiselle Hélène Barret. À qui ai-je l'honneur ?

– Je suis Jo Petrini.

– On se connaît ?

– On ne se connaît pas vraiment, mais vous avez écrit une critique de mon dernier bouquin dans votre revue, celui sur ma jeunesse, *Noirs Blousons*. Ça vous parle ?

– *Noirs Blousons* ? Ah oui. Très beau livre. Belles photos. Les Blousons Noirs... Beau sujet. J'avais beaucoup aimé. Maintenant oui, je me souviens bien. Vous êtes Jo Petrini, l'auteur ?

– Du moins, ce qu'il en reste.

– Je suis très heureuse de vous parler. C'est rare que nous ayons des relations directes avec les écrivains dont nous faisons la critique dans la revue. Au journal, ils appellent ça la « déontologie » (rire).

– Mademoiselle Barret, j'ai très peu de temps. Et j'ai des choses importantes à vous dire. Un service à vous demander. Il faudrait que l'on se voie.

– Vous aigüisez ma curiosité... Vous avez des disponibilités pour qu'on se cale un rendez-vous ? Dites-moi.

– Demain, dix heures.

– Demain matin ? C'est un peu précipité non ? Et puis

ça fait tôt... Vous n'êtes pas libre l'après-midi ? Parce que moi, le matin, vous allez trouver ça ordinaire... je dors (rire).

— Demain dix heures.

— Bon... Comme vous voulez... Je ne vous garantis pas d'être très productive à cette heure-là. Vous voyez ? (rire) Mais vous l'aurez voulu. On se retrouve où ? Boulevard Saint-Michel, près de la fontaine ? Vous voyez à quoi je ressemble ? J'ai une petite photo dans mes articles. Châtain, yeux clairs...

— Très jolie oui. Je vois très bien.

— Alors place Saint-Michel, c'est bon pour vous ?

— Non. Villejuif, Institut Gustave Roussy. Chambre 1047, cancérologie du poumon. A demain, dix heures, Hélène. Soyez à l'heure, il y a l'Ange de la Mort qui traîne en savates dans mon couloir. J'ai l'impression que mon dossier est sur le haut de la pile.

« On dit que je ressemble à Jules Berry, l'acteur des années quarante, le méchant du cinéma français, le fourbe éternel. C'est un acteur que j'aimais beaucoup, car il savait aussi être mielleux, charmeur. Un ambigu. Mais ceux qui soulignent cette ressemblance n'ignorent pas que Jules mettait mal à l'aise ses interlocuteurs. Il était précédé de l'aura maléfique de ses rôles. Et lorsqu'on le croisait dans la vie, on demeurait méfiant, prudent face à ce diable incarné. Comme on reste prudent face à moi. Je suis glaçant. Et je vous emmerde. »

Jo Petrini
Noirs Blousons.
Avant propos.
Éditions Rue Maginaire – 2012

1

A l'accueil de l'IGR, on m'a précisé qu'il ne fallait plus dire « institut » mais seulement « Gustave Roussy ». J'en ai pris bonne note, mais je n'ai pas compris pourquoi on essayait de cacher le fait qu'il s'agisse d'un hôpital. Institut, ça doit faire trop triste. C'est sans doute pour la même raison qu'un architecte déluré a barbouillé l'entrée de l'établissement de couleurs criardes. Pour camoufler l'endroit. Il doit y avoir un psychologue professionnel qui a fourni la preuve que si l'on entre dans un centre de cancérologie éclaboussé de belles peintures oranges, tout de suite, on doit se sentir mieux.

Pourtant, l'IGR, on le voit depuis le RER, même recouvert de ses peintures ridicules, il reste sinistre. C'est un grand building très moderne des années soixante-dix, avec des vitres et de la ferraille. Du style Georges Pompidou flamboyant.

Personnellement, j'ai tendance à penser que plus l'établissement fait sérieux de l'extérieur, mieux je serais soignée. Je n'ai pas envie d'un hôpital qui ressemblerait à un Mac Donald's. Je veux de vrais médecins, avec des blouses blanches, des lunettes et pas trop de cheveux. Pas des animateurs décontractés de centres socio-culturels.

A l'accueil, on m'a également dit que pour la chambre

1047, il convenait de prendre le grand ascenseur au bout à droite et de s'élever au dixième étage.

Avant de pousser la porte de la chambre de monsieur Petrini, j'ai jeté un œil à travers le hublot. J'ai vu l'écrivain, les jambes fines pendantes au bord de son lit. Voûté, blanc de peau, dans une chemise en papier bleu clair, trop large. Maigre comme les petits bonshommes des tableaux de Jérôme Bosch. Déjà à moitié parti.

Je savais bien à quoi m'attendre après tout. Mais la mort, vue de près, c'est toujours plus effarant que dans nos rêves.

L'écrivain m'a accueillie avec un grand sourire. Un sourire élargi par ses traits émaciés et son teint blême. Joues creuses, rides profondes, j'eus l'impression que sa peau n'était plus qu'un fin parchemin, translucide comme celui d'un abat-jour, sous laquelle apparaissaient les os de son visage. La mort le marquait de son sceau chaque minute plus durement que la précédente. Le crâne funeste perçait sous ce qui avait été une face humaine. Il était grignoté de ténèbres. Comme un crépuscule.

En dépit de ce début de décomposition, il ressemblait toujours à Jules Berry. Son regard était le même que sur les photographies des couvertures de ses livres. Un regard qui « venait du fond », comme disait ma grand-mère.

— Ah voilà la journaliste ! a-t-il lancé, goguenard, en m'invitant à m'asseoir sur le fauteuil d'hôpital en skaï rose situé en face de son lit.

Sur le même ton amusé, il s'est excusé de sa tenue négligée, mettant l'absence d'une garde-robe digne de ce nom sur le compte de la négligence de l'équipe médicale, qu'il feignait de considérer comme ses domestiques.

Je me souvenais de photographies de lui pour la presse où il apparaissait toujours impeccablement vêtu. Il aimait porter un chapeau à larges bords et une écharpe en cache-

mire. Une belle allure d'écrivain savamment composée. Je comprenais que son nouveau statut d'hospitalisé lui causât un désagrément vestimentaire, à tout le moins.

Il commença par me parler de ses anciens livres, des romans et des biographies de gens célèbres en leur temps et aujourd'hui tombés dans l'oubli. Des écrivains, des résistants, des hommes politiques des années soixante-dix, des mondains. Le délicieux Jacques Chazot, le général Massu, un jeune écrivain prometteur qui ne deviendrait jamais Patrick Modiano. Il les avait tous connus personnellement. Il les avait interviewés lorsqu'il était journaliste au *Matin de Paris*. Certains étaient devenus des amis.

À ce stade de notre conversation, je me demandais s'il m'avait fait venir pour le seul plaisir de parler avec une jolie femme, ou s'il avait quelque chose de particulier à me dire.

Être la dernière émotion esthétique masculine de cet homme aux portes de la mort me paraissait très réducteur et pas du tout dans la ligne « balance ton cochon », alors en vogue. Mais je n'aimais pas hurler avec les louves, et j'acceptai de jouer ce rôle de bonne grâce, pour lui faire plaisir. Il emporterait mon image de jolie jeune femme sexy dans l'au-delà. Comme une carte postale, un souvenir de son passage sur terre, qu'il montrerait à ses vieux copains une fois au Paradis. À moins qu'il ne la garde pour lui, comme une mèche de cheveux dans un médaillon, ces petits souvenirs émouvants à pleurer, que l'on trouve dans le poing serré des grand-mères mortes dans la nuit.

Je dus marquer, malgré moi, mon impatience d'un pied qui battait un rythme imaginaire ou d'un regard enfui de l'autre côté de la fenêtre fermée de la chambre, car il s'interrompit.

— Mais vous n'êtes pas venue pour m'écouter raconter ma vie... ou plutôt, pas la vie que j'ai racontée dans mes livres. Rassurez-vous Hélène, j'ai bien des choses

importantes et inédites à vous dire. Vous avez vraiment lu *Noirs Blousons* ?

Je l'avais lu. Je lis toujours les livres que je dois critiquer. C'est une question de professionnalisme. Je l'avais lu et je l'avais bien aimé, ce livre de souvenirs qui racontait sa jeunesse dans une bande de Blousons Noirs, les *Freaks*. Pour préparer notre entretien, je l'avais parcouru à nouveau la veille, juste après son appel.

Je profitai de l'irruption d'une infirmière venue contrôler la perfusion du malade pour sortir un carnet et un stylo de mon sac. Dès qu'elle fut sortie, en comploteurs, nous abordâmes le vif du sujet.

— C'est au sujet de Jérôme. Jérôme Lange. Vous voyez ?

Je rassemblai mes souvenirs de lecture de *Noirs Blousons*. Jérôme Lange faisait partie de la bande des loubards de Bazeville qu'avait fréquentée Petrini.

— Jérôme, c'était le garçon qui a été condamné pour le meurtre du jeune dans la bagarre du parc Salengro à Bazeville, c'est bien ça ?

— Oui ma p'tite. Vous avez bonne mémoire. Mais laissez-moi vous détailler les faits, car tout n'est pas dans le livre. On ne peut pas tout mettre dans un livre.

Il toussa et reprit.

— Depuis l'après-midi devant le cinéma où l'on se retrouvait régulièrement, la bande des Arabes et nous, on se cherchait. Je ne me souviens plus au juste de la raison de la dispute, mais il y avait eu des tentatives de gifles échangées sur le trottoir. Des menaces. Des signes aussi sympathiques qu'un index passé sur le cou, nous promettant un prochain égorgement. Leur bande et la nôtre ne se quittaient plus des yeux. Quand nous sommes allés faire la sortie du lycée Sainte Jeanne d'Arc, pour voir passer les filles, les Arabes étaient de l'autre côté de la rue à nous lancer des regards noirs. La tension était montée toute la journée, jusqu'au soir. On allait se bagarrer, c'était certain.

— Et vous ne vous rappelez vraiment plus du motif du conflit ?

Il fronça les sourcils et répondit :

— Je vous ai dit que non !

Il fit un effort pour se radoucir et reprit.

— Toujours est-il qu'on a réfléchi avec Jean-Claude. On a décidé d'aller traîner du côté du parc Salengro. On se disait que si on devait se battre contre les Arabes, autant que ça se passe à l'abri des regards, tranquilles, au fond du jardin public. On savait bien qu'il n'y aurait personne dans cet endroit reculé du parc. La végétation y était plus touffue, il n'y avait que les amoureux qui s'y aventuraient. D'ailleurs, quand on a déboulé là-bas, on a croisé un couple qu'on avait visiblement dérangé. Pas sûr que la demoiselle n'ait pas laissé un sous-vêtement sous un buisson... Il y est peut-être encore. Nous, on y est allés en s'assurant que les Arabes nous suivaient de loin et on leur a tendu une embuscade derrière les bassins et les jets d'eau. La bagarre a été sauvage. Nous avions des chaînes de vélo, des matraques. Eux, ils avaient des couteaux, les Arabes, ça marche au poignard.

— Et c'est là, dans le parc Salengro, qu'il y a eu un mort...

— Trop rapide Hélène ! rit-il. Après quelques minutes, ça tournait vinaigre pour tout le monde. Les Arabes étaient enragés et nous, nous nous laissions entraîner par leur furie. Il y avait des hommes à terre de chaque côté et d'autres qui s'acharnaient sur les mecs recroquevillés, à coups de pied, de barres de fer, de chaînes. Je ne sais pas ce qui se serait passé si les flics n'avaient pas fait irruption dans le parc au beau milieu des affrontements. Heureusement, on avait entendu la sirène de leur camionnette qui arrivait, et à travers les grilles, on avait vu la lueur du gyrophare. Ensuite, ça a été les sifflets et des képis à l'autre bout du parc, ils couraient dans notre direction.

Dans les années soixante, les flics portaient des képis, comme les légionnaires, mais noirs. Vous voyez ? Maintenant, ils ne ressemblent plus à rien avec leurs casquettes à l'américaine et leurs tenues de commandos.

Je crus judicieux de revenir au cœur de l'histoire.

— Donc, vous vous êtes enfuis ?

— C'est le mot. On a abandonné le champ de bataille. Tous. Les Arabes et nous. Pas glorieux, mais je crois qu'on n'avait pas le choix. On n'allait pas se battre contre la police. On avait encore, à ce moment-là...

— Des scrupules ?

— Du respect, ma p'tite. Du respect.

— Donc, vous vous enfuyiez par... respect, repris-je avec un rien d'ironie.

— On a escaladé les grilles, on est partis. Chacun chez soi en se recroquevillant derrière les voitures garées dans la rue pour se faire discrets. Pas question de se faire prendre, on savait qu'on se ferait casser la gueule par les cagnes¹. Les Arabes habitaient tous dans le même quartier, en bas où il y avait un foyer pour travailleurs. Nous, on venait des Cosmonautes, la cité sur le plateau, sauf Gilles dont les parents habitaient une rue chic du centre-ville. C'est pendant que je rentrais chez moi que je me suis demandé qui avait bien pu prévenir la police ? Pendant l'échauffourée, on était planqués dans les taillis au fond du parc. Personne ne pouvait nous avoir vus. La bagarre se déroulait à l'abri des regards, on avait bien choisi notre endroit pour y être tranquilles et mettre une bonne branlée aux Arabes. Alors ? Qui avait appelé la police ? C'est bizarre non, la police qui arrive en nombre précisément au moment où on se fritte avec nos ennemis ?

1. Policier (argot).

— Vous avez une réponse ?

— Gilles, mais c'est pas sûr. Pas sûr du tout... Non, je ne sais pas. Si je savais, vous ne seriez pas ici.

— Mais le lendemain ?

— Le lendemain, on n'a pas eu le temps de faire la grasse matinée. A six heures du matin, on a tous été arrêtés. Tous les Freaks, même le gros Gilles. Grosse opération bien coordonnée. Tous au commissariat central. On s'est retrouvés alignés dans un couloir, menottés, les cheveux en bataille. Heureusement, ils nous avaient laissé le temps de nous habiller. On se regardait, mais on avait interdiction de se parler. Jean-Claude a gueulé qu'on n'avait rien à faire chez les poulets. Il a pris une droite sévère. On a été interrogés dans des bureaux séparés. Chacun par un flic différent. Je pensais que ça allait durer des heures et qu'on allait me tabasser. J'ai été surpris. Au final, pour les copains et moi, ça a été assez rapide. Ils nous ont demandé de donner les noms des participants à l'échauffourée. Il fallait dire si on était armés. Des questions de circonstance. À la fin, ils nous ont dit qu'un jeune Arabe avait été tué par balle pendant la bastonnade et que le coupable était un Freaks. Stupéfaction.

— Vous ne saviez pas ?

— Et comment ? Par balle ? On n'a pas entendu de coup de feu. Je vous garantis que si un Freaks ou un Arabe avait sorti un pistolet et tiré avec, même en l'air, on s'en serait souvenus. On aurait tous arrêté de se bagarrer. Personne n'avait de pétard chez nous. On n'était pas des Pierrot-le-Fou, on était que des petits caïds de quartier.

— Mais, si je me souviens bien, vous avez tous été relâchés, sauf Jérôme.

— Oui. Jérôme aurait avoué être l'auteur du coup de feu mortel. Il est passé aux assises. Il a été condamné à vingt ans de prison. Et il a été gracié en 1981 par Mitterrand. Mais...

– Mais il a plongé dans le banditisme et il a été abattu par la police à l'issue d'un braquage en 1983.

– Oui, c'est cela. Sauf que... Jérôme n'a pas tué Larbi Aïssaoui à Bazeville en 1966. Il était innocent. Et s'il n'avait pas été en prison pour nous épargner, nous les Freaks, il serait encore parmi nous. Il serait cadre de l'industrie en retraite. Il aurait un camping-car et des petits-enfants. Au moment où il a été arrêté, il passait son CAP de chaudronnier. Il était sérieux. Il ne méritait pas ce qu'il a vécu. Il ne méritait pas cette mort. Il s'est littéralement sacrifié.

– Comment pouvez-vous affirmer que Jérôme Lange était innocent ? Vous avez des preuves ?

– Oui ma p'tite, j'ai des preuves. Et même, je suis la preuve. Je n'ai pas quitté Jérôme des yeux pendant la bagarre. Pas une seconde depuis les grilles de l'entrée du parc jusqu'au boulevard Gagarine près de notre Cité. Il n'a pas tué Larbi Aïssaoui, je suis formel. Et sûrement pas avec un pistolet.

Deux questions me vinrent à la suite de l'exposé de Jo Petrini.

La première était de savoir qui avait tué le jeune Aïssaoui cette nuit de 1966 dans le parc ? Et la seconde, était de savoir pourquoi Jérôme Lange, qui n'était pas l'assassin, s'était dénoncé à la place du tueur ? La pression policière, même si elle paraissait vraisemblable, ne me paraissait pas tenir la route jusqu'aux assises.

A titre personnel, je devais répondre à une question supplémentaire : pourquoi irais-je faire une enquête sur une affaire criminelle de plus de quarante ans en Seine-Maritime avec de réels espoirs de réhabiliter un garçon mort depuis longtemps ?

Il n'y avait aucun doute, Jo Petrini m'avait convoquée parce qu'il voulait que la vérité sur l'affaire du parc Salengro soit rétablie. Il tenait à ce que l'honneur de son copain

lui soit rendu. Et vu son état de délabrement avancé, ce n'est pas lui qui irait à Bazeville jouer les Tintin Reporter.

C'est lui-même qui a fourni une réponse à mes interrogations, car il devinait dans quels tourments je me trouvais. Petrini était un être d'un raffinement psychologique stupéfiant. Physiquement au bord du gouffre, son esprit demeurait d'une acuité étonnante.

Il avait de solides arguments. Il ne pensait pas que le procès Lange pourrait être rouvert, ni qu'une action en réhabilitation pourrait être engagée avec des chances d'aboutir. « Les délais de la justice sont incompatibles avec l'espoir de vie des cancéreux. » Il avait une meilleure idée, il comptait sur un livre que j'écrirais, à la manière de Jaenada, sur des faits anciens. L'idée était de réhabiliter Jérôme Lange aux yeux des hommes. Pour sa famille, s'il lui en restait. Pour les Freaks, s'il en restait.

Oui, à écouter Jo Petrini sur son lit d'hôpital, j'avais l'impression qu'à ses yeux, les Freaks étaient encore unis. Géographiquement éloignés, mais toujours membres de cœur, comme une franc-maçonnerie du rock'n roll. C'est, du moins, ce qu'il voulait croire. Il y a quelques fois des camarades de promotion qui, vingt ans après notre sortie d'école, pensent toujours que l'on est restés très liés. C'est eux qui donnent des nouvelles de tout le monde. Ils sont généralement célibataires et s'efforcent de monter des dîners d'anciens où il est judicieux de ne pas se montrer. Après quarante ans, les dîners au buffet chinois entre divorcés-déprimés, il ne faut en aucun cas y mettre les pieds.

Petrini savait parler à mon cœur. Non qu'il pensât que mon empathie m'inciterait à me précipiter à Bazeville, à mes frais, pour une simple question d'honneur et de mémoire. Mais il parvint à me convaincre que mon style conviendrait à ce livre qu'il aurait voulu écrire lui-même et qu'il n'aurait pas le temps de commencer. « Best seller

assuré ma p'tite ! Vous ferez d'une pierre deux coups : justice et gloire littéraire. J'ai contacté mon éditeur, je lui en ai parlé. Il attend votre manuscrit. Vous serez publiée et vous passerez pour l'Ange Rédempteur. La morale, en ce moment, c'est vendeur. »

J'ai dit « je réfléchis ».

Il m'a tendu une enveloppe avec des coupures de presse de l'époque, des lettres, un billet de train pour Bazeville et une réservation dans un hôtel. J'ai tout emmené.

Dans le métro, sur le trajet du retour vers le quinzième arrondissement où nous avions, Stan et moi, un appartement, j'envoyai un message à mon compagnon pour lui annoncer que la petite pigiste du magazine culturel venait d'être auto-promue grand-reporter.

Il n'y eut pas de réponse.

« J'étais pied-noir d'origine italienne. Dans notre bande, il y avait aussi un fils d'Espagnol. Les autres venaient de petits villages du département, leurs parents avaient été appelés pour travailler à l'usine MECA-DOM du groupe Herson, à Bazeville. Nous n'avions pour point commun que nos origines ouvrières. A l'époque certains intellectuels nous appelaient le "prolétariat". Gamin, comme je n'y connaissais rien, je trouvais cette appellation assez exotique. J'avais imaginé qu'il s'agissait d'un pays d'Amérique du Sud. Lorsqu'on me demandait où j'habitais, je répondais "j'habite au Roletaria !".

Seul, Jean-Claude était originaire de Bazeville. Il était, comme nous tous, issu d'une famille d'ouvriers employés de l'usine Herson. Son chemin était tracé, on lui avait déjà réservé sa place, dès qu'il aurait son brevet. Mais après l'affaire du parc Salengro, il avait rompu la malédiction et s'était découvert une vocation de docker sur le port.

Être docker, à cette époque, c'était appartenir à une caste supérieure aux autres travailleurs.

Ils étaient solidaires, unis par un puissant syndicat qui pouvait, pour un mot de trop d'un cadre, bloquer l'économie locale et une partie des approvisionnements en hydrocarbures du pays. Un donjon du syndicalisme communiste.

Les dockers affichaient donc une certaine assurance en tous lieux, ils roulaient des épaules, lançaient des regards méprisants, voire provocateurs sur les autres prolétaires. Ils avaient leurs fêtes, leurs bistrotts affiliés, leurs héros et leur presse. Ils disposaient de leur club de football avec leurs propres champions. Ils vivaient, en quelque sorte, dans un monde fermé sur lui-même, ne laissant entrer un étranger dans leur cercle qu'après une procédure de cooptation supervisée par la CGT, qui s'apparentait à un baptême, assorti d'une humiliante profession de foi. »

Jo Petrini
Noirs Blousons
Editions Rue Maginaire – 2012

2

Il n'y eut pas davantage de réponse de Stan le lendemain matin quand je lui écrivis depuis la gare Saint-Lazare, au moment où mon train Intercités s'ébrouait pour s'arracher de son butoir parisien et m'emporter en Seine-Maritime.

Le message tant attendu n'arriva qu'en fin de matinée.

« Désolé pour le silence, on a fini très tard hier. J'ai dormi chez Phil. »

Immédiatement suivi de : « Tu rentres quand de Normandie ? »

Dans l'enveloppe que m'avait remise le vieil écrivain, le document le plus intéressant était une photographie en noir et blanc avec un cadre blanc crénelé. Un petit format, sur lequel quelqu'un avait immortalisé les Freaks « canal historique », et ajouté au stylo rouge, dont l'encre avait bruni avec les années, les prénoms sous chaque silhouette des six garçons qui formaient le noyau dur de la bande.

Ils avaient été immortalisés sur un talus, au pied de la Cité des Cosmonautes, dont la construction devait à peine être achevée, comme en témoignaient des traces des chantiers visibles dans le décor : un tas de planches blanchies de plâtre, un amas de gravats, des traces de pneus d'engins.

Au sommet du talus, le grand Jean-Claude, comme un athlète victorieux avec des pattes autour des oreilles et une coupe à la Elvis. À ses côtés, mon Petrini jeune, avec des cheveux, de bonnes joues et son regard de « je vais te la jouer à l'ancienne ». Tout à droite, le jeune Jérôme Lange, un gamin blond en chemise avec les manches non retroussées. Comme un garçon sage qui finissait ses devoirs avant d'aller faire le clown en bas, avec les copains.

A leurs pieds, semblant indiquer une hiérarchie dans le groupe, deux autres jeunes gens : Marcel et Lucien accroupis. Marcel, brave type qui ne se la joue pas trop, il avait l'air de bien s'amuser à prendre un air de méchant. Lucien lui, avait l'air plus mûr que les autres. Un peu détaché, très costaud mais sans ostentation. Brute sûre d'elle-même. Enfin, légèrement à l'écart, une moto BSA, un rêve de gosse des années soixante, peinte en noir, brillante avec des chromes valorisants. Sur cette bécane élégante, un crâneur du nom de Gilles. C'était un garçon épais portant des lunettes qui ne cachaient pas son regard bovin. Il portait des gants et un blouson en cuir alors que les autres se contentaient de vestes bon marché en tissu ou en skai.

Je m'étais imaginé les Freaks en blousons cloutés, avec des bottes américaines. Comme des bikers. Ici, à Bazeville, ce devait être la version low cost. Je ne dénombrai qu'un unique authentique blouson de cuir, celui de Gilles, et aucune paire de bottes. Pantalons en toile au lieu de jean's, chaussures de ville. Mes loubards n'étaient pas des victimes de la mode.

De son lit de souffrances, Petrini avait préparé mon arrivée à Bazeville. Il m'avait donné les coordonnées du dernier des Freaks, le seul avec qui il n'avait pas réellement rompu le contact au fil des années. Ceux qui ont lu